

# LA RIBOT Panoramix

Laurent Goumarre

**Anthologie créée en 2003 de pièces de La Ribot, *Panoramix* est remis en scène mais aussi en jeu. D'une durée de trois heures, le spectacle affirme la démesure de la danseuse, chorégraphe et performeuse espagnole.**

■ Il faut refaire l'histoire : *Panoramix*? L'alignement de trente-quatre *Pièces distinguées*, créées entre 1993 et 2000 par La Ribot. On récapitule :

— 1993 : début d'une série de solos, soit 13 *Piezas distinguidas*, l'occasion pour l'artiste madrilène de se présenter selon un double code théâtral et pictural : treize autoportraits de soixante-dix secondes à sept minutes, des poèmes haïkus en mouvement : une idée, un geste, une pièce. À cette époque, La Ribot construit son personnage pittoresque et burlesque : un corps nu debout, comme une toile de chevalet/support plastique.

— 1997 : création de treize nouvelles partitions qui, regroupées sous le titre *Más distinguidas*, s'emploient à redéfinir l'espace de jeu : l'horizontalité.

— 2000 : huit autres pièces, *Still Distinguished*, pour un espace désormais public, sans salle ni scène, bref, un environnement antithéâtral, une chorégraphie de la déambulation. La Ribot s'étale doucement au sol au milieu de ses objets et au pied des spectateurs. Aux quelques secondes des pièces/gestes/idées des débuts, elle substitue des dépositions qui excèdent les dix minutes : des couchers travaillés jusqu'à l'immobilité maintenue, au point que le spectateur pose son regard ailleurs, oublie ce corps décevant qui n'attend plus qu'on le regarde. « C'est comme mettre en jeu une idée de la démocratie, parce que tout, depuis les objets trouvés là, utilisés puis abandonnés, jusqu'aux écrans vidéo, en passant par le spectateur, le son des baffles, moi-même, tout est pareillement dispersé au sol, sans principe organisateur. Alors l'espace n'est plus qu'une surface, sans fin, et c'est cela la condition qui rend possible de penser en termes de présentation et non de représentation. Il me semble que, si je donne au public un espace

pour qu'il puisse se promener, décider de regarder ou pas l'exposition des choses qui s'y passent, je dois aussi lui donner le temps de le faire. Ce qui veut dire que, pour moi, cet espace de travail commun est aussi une durée, et vice versa, un espace-temps adéquat pour, maintenant, construire ma présence, et puis déconstruire pour continuer. Et ça n'a rien à voir avec un temps théâtral, parce qu'on sait tous que la représentation a quelque chose à voir avec l'idée d'une fin. Moi, je propose ici un environnement, un temps ; au spectateur de décider s'il fait l'expérience de cette présentation ou n'en fait qu'une représentation. »

## MESURER LE CORPS ET L'ESPACE

*Panoramix* est l'histoire de cette lente déposition sur le plateau, une rétrospective de pièces qui ne se veut pas chronologique, mais libre comme une association d'idées. Car, au fond, qu'est-ce qu'elle fait La Ribot quand, nue, elle fend la foule des spectateurs, s'emboîte dans une chaise ou étale sur le plateau une flaque d'objets, si ce n'est s'aménager un espace où pouvoir ensuite se coucher et prendre la mesure de son corps ? C'est pour moi tout l'enjeu de ce *Panoramix* que La Ribot réactive cette année. Et deux des *Pièces distinguées* de cette anthologie pourraient bien en définir les enjeux :

— *Capricho mio* (1994) : La Ribot mesure avec un mètre n'importe quelle partie – ou distance entre différents points – de son corps, dans les poses les plus improbables. Puis, elle enroule son mètre, désigne une dernière fois les parties de son anatomie mesurée et conclut ironiquement : « Quatre-vingt-dix/soixante/quatre-vingt-dix », soit les mensurations « idéales » du corps féminin fétichisé. La disproportion dessine alors un corps burlesque parce que démesuré.

— *Candida Iluminaris* (2000) : La Ribot, cette

La Ribot. « *Panoramix* », 1993-2003. « Pièce distinguée n°8 *Capricho mio* ». Propriétaire distingué Bernardo Laniado Romero. Série « 13 *Piezas distinguidas* ». (Tate Modern, Londres, 2003. Ph. Manuel Vason)



fois, dispose sur scène, à intervalle régulier, des objets, des trucs de rien, sans valeur marchande, avec valeur sentimentale peut-être, comme une barrette, une poupée, les Lego de son fils, les escarpins verts que sa mère lui avait offerts pour le mariage de son frère, une tresse de ses cheveux... Elle distribue les indices de ses histoires personnelles, dont la fonction essentielle est de la rattacher au sol en tissant un lien affectif entre elle et le plateau. Comme un rituel pour pouvoir, elle-même, enfin se déposer. Une fois que tous ces trucs ont bien été distribués du plus petit au plus grand, et à cette seule condition, La Ribot y va finalement de son corps allongé et fait acte de sa déposition.

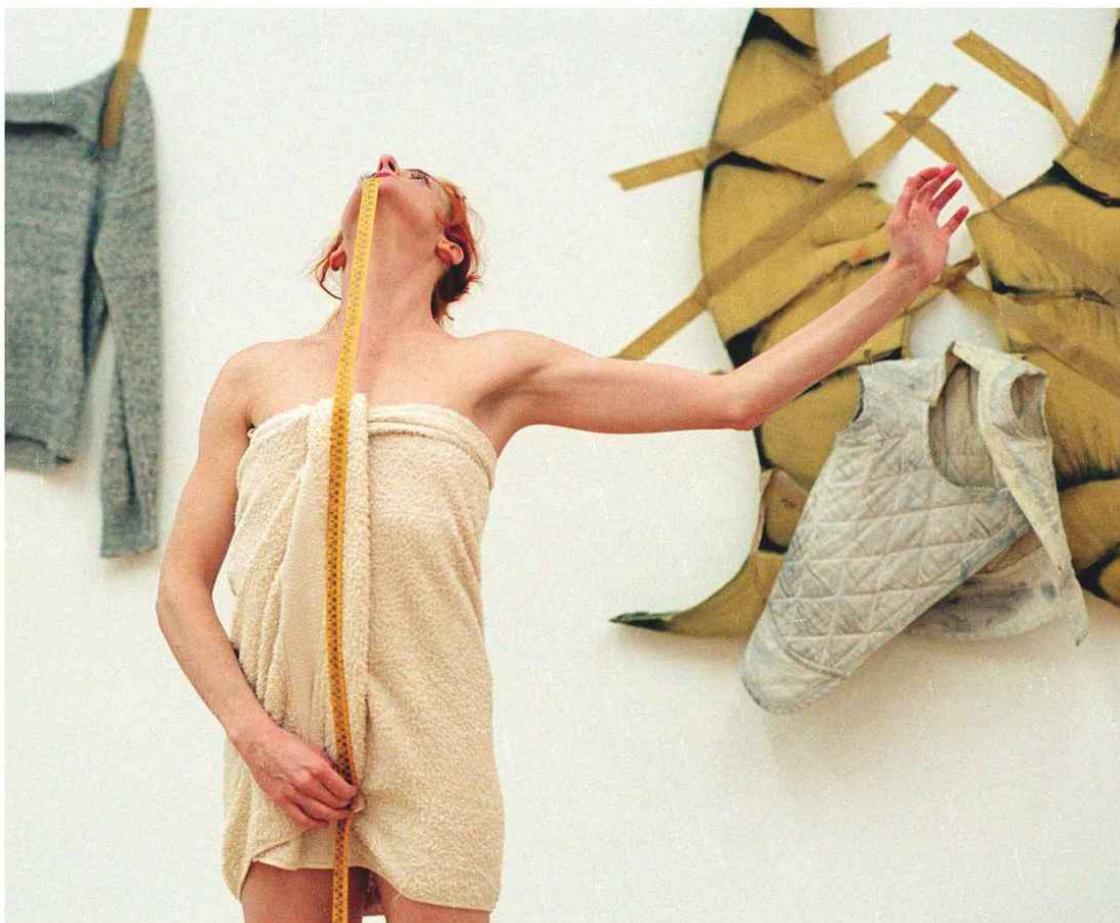
L'installation de ce corps aligné prend dès lors la mesure de l'espace.

L'histoire de *Panoramix* est dans ce double rapport au monde: l'exposition d'un corps « im-mesurable » et sa déposition « démesurée » pour en arriver à cette conclusion: La Ribot « dépasse les bornes ».

Mais de quel acte s'agit-il? Celui d'être au monde dans la mesure. Et ça se construit sur le mode de la fragmentation: fragmenter le plus possible, en ménageant des espaces entre chacun des objets. Il ne s'agit pas de recouvrir le plateau, mais de « s'espacer », de « gagner de l'espace » pour mieux trouver sa place.

*Candida Illuminaris* prend toute la « mesure » de cette place faite au corps de la femme

sans que rien ne soit jamais gagné. C'est peut-être pour moi la pièce la plus vulnérable qui soit, quand La Ribot abandonne derrière elle ses objets et effets personnels pour se retrouver nue, couchée, au milieu d'une centaine d'inconnus. À la regarder respirer à quelques mètres de soi, on comprend qu'il suffit d'un rien pour que sa place soit menacée. Ce qui ne manque pas de se produire car il arrive que des objets disparaissent, qu'un spectateur se découvre fétichiste et glisse dans sa poche un petit truc qui a été semé. L'histoire de cette *Pièce distinguée* passe par là: la disparition un jour d'une poupée, le vol de la tresse de cheveux... Parce que rien n'est jamais fixé, tout peut disparaître.



Alors, en lieu et place de l'objet manquant, La Ribot dépose un morceau de carton sur lequel elle a écrit le nom de la chose volée/disparue, le lieu du crime, la date. Je me souviens de *Panoramix* en 2003: quelques bouts de carton marquaient doucement la disparition d'objets, sans ostentation, juste des petits mots pour signaler que, là, avant, il y avait quelque chose, que cette chose a été ravie, que cela pourrait bien arriver à chacun des autres objets, qu'un jour viendra où, peut-être, tout aura disparu. Et que ce jour-là, La Ribot n'alignera plus que des morceaux de carton. Aura-t-elle encore la force, ce jour-là de déposer son corps? En 2019, combien d'objets lui restent-ils? ■

*Laurent Goumarre est journaliste et critique, producteur du Nouveau rendez-vous sur France Inter. Il a été conseiller artistique du festival Montpellier Danse, puis adjoint à la programmation de la Biennale internationale de la danse de Lyon. Artiste, il est représenté par la galerie Alain Gutharc, Paris.*

**La Ribot est née en / was born in 1962. Elle vit à Genève / She lives in Geneva.**

**La Ribot. « Panoramix ». 1993-2003.**  
Ci-dessous/below: « Pièce distinguée 22 Oh! , Compositione Más distinguidas », 1997.  
Page de droite/right: « Candida Iluminaris, Still Distinguished », 2000. (Mercat de les Flors, Barcelone, 2019, Ph. Alfred Mauve)

